

J.-C.

La porte du frigo

13 novembre. Naissance de Sacha.

16 novembre. Maëlle.

2 décembre. Juliette et Christophe nous annoncent, un peu dépités, qu'ils ne l'ont pas fait exprès. Mais ce sera quand même pour septembre.

17 décembre. Rose est là et porte bien son prénom.

Courant janvier. Amélie et Loïc parviennent à nous annoncer la bonne nouvelle, après trois longues années d'attente.

11 avril, 9 mai et 23 mai : Marion, Emma et Joachim. Ce dernier étant le fils de mon témoin de mariage, il a été particulièrement fêté.

Soirée du 27 juin. Sophie n'a pas pris une goutte d'alcool et n'a fumé qu'une seule cigarette. Arnaud est encore plus pâle que d'habitude.

Le 16 août à 16 heures. Je deviens l'oncle d'Alban.

Début septembre. Alex et moi sommes les derniers spécimens d'une espèce en voie de disparition : les égoïstes.

En moins d'un an, notre porte de frigo s'est transformée en un patchwork coloré de cartes, de mots comblés et de photos plus ou moins heureuses de nourrissons.

Chaque couple y allait de sa justification. Certains l'avaient fait sans se poser de question. D'autres cédaient à la pression exercée par leur entourage, pour avoir la paix. Ma sœur pensait qu'à 34 ans révolus, il était temps de s'y mettre. Davantage portée sur la technique, une amie me parla de « fenêtre de tir ». Un autre m'a un jour avoué, hilare, qu'il devait le statut de père au défaut de fabrication d'un préservatif (« merde » ! fut sans doute le mot qui signa le début de l'existence de sa

filles). Une collègue affirme avoir oublié de prendre la pilule. Voilà précisément une chose qui n'arriverait pas à Alex.

Alex est une sorte de métronome de la contraception. Chaque jour, vers vingt-deux heures, quoi que nous fassions, elle se détourne et avale notre tranquillité micro dosée en l'espace d'une milliseconde (*j'exagère peut-être*). Même en voyage, même avec douze heures de décalage, son horloge interne, munie de ce qui se fait de mieux en matière de microprocesseur biologique, calcule automatiquement l'heure à laquelle elle doit prendre sa pilule. Quitte à la réveiller au beau milieu de la nuit.

Mon grand-père a eu mon père à vingt ans, qui m'a eu à vingt ans. A trente ans passés, j'ai rompu une sorte de tradition familiale. Et rien dans notre comportement n'indiquait une quelconque envie de nous y mettre. Nous venions d'emménager dans un trois pièces étriqué que nous nous sommes empressés de transformer en deux pièces confortable. Nous n'en parlions pour ainsi dire jamais. Ce n'est pas que nous évitions le sujet – il était de ce fait difficile de ne pas remarquer le changement radical des conversations de nos amis, ni d'ignorer les « à ton tour maintenant ! » régulièrement infligés publiquement – c'est juste que le sujet n'était tacitement pas d'actualité.

Bien sûr nous aurions un, voire, des enfants ; mais pas maintenant, pas là. Et pour tout dire, tout était bien ainsi jusqu'au moment où j'ai commencé à y penser sans arrêt.

Au début je me souviens avoir été sincèrement content pour tous ces nouveaux parents épuisés, apeurés, stressés, nerveux mais heureux. Mais un jour, j'ai eu envie d'en voler un, de bébé. Vraiment. Comme ça. A la maternité. Je ne me souviens plus duquel c'était. Profiter d'une seconde d'inattention des parents pour partir avec (*pas facile, mais j'aurais sans doute pu tourner leur confiance à mon avantage*) et le garder caché dans un lieu secret où je l'aurais aidé à grandir. Cette pensée fugitive mais inquiétante marqua le début de mon obsession. Avoir un enfant, parler au ventre d'Alex, monter une table à langer Ikea, cuisiner des purées à base de courgette et devenir accompagnateur de sortie scolaire, c'est tout ce qui m'intéressait.

Pris dans cette tourmente, je ne savais pas comment aborder le sujet avec Alex. Je craignais de susciter un réflexe d'autodéfense contre-productif. A sa place je me serais carrément fait déguerpir en courant.

C'est à ce moment que je suis tombé sur Jean-Claude. C'est le genre de chance qu'il ne faut pas laisser passer. Une rencontre qui allait, j'en étais persuadé, jouer un rôle déterminant dans ma quête de paternité.

Cavia porcellus

- Il s'appelle Jean-Claude, dis-je avec l'assurance du gars dans son bon droit. Je guettais sa réaction.

Alex considéra le cochon d'Inde avec une neutralité exemplaire. L'idée était tellement géniale que j'avais beaucoup de mal à contenir mon euphorie. Comment avais-je fait pour ne pas y penser plus tôt ? C'est exactement ce qu'il nous fallait : un être vivant, attendrissant et totalement dépendant afin de stimuler le parent bienveillant qui sommeillait en nous. Enfin, en elle.

Plusieurs animaux auraient pu remplir cette fonction, mais aucun n'avait les qualités requises. Le chat, par exemple, est trop indépendant. Le chien souffre d'un nombre trop important d'inconvénients (*bave, odeurs, nourriture abjecte, excréments abondants, fin de vie laborieuse*). Je gardais un mauvais souvenir d'un hamster (*un animal exécrationnel qui vivait la nuit, faisait un bruit effroyable dans sa roue et ne manquait jamais une occasion de mordre les gens*). J'aimais trop le lapin pour en avoir un vivant. Quant au poisson rouge, son manque d'interactions avec les humains risquait de faire capoter l'expérience à laquelle je voulais soumettre Alex. Or le cochon d'Inde semblait répondre à toutes les exigences du cahier des charges que je m'étais fixé : un aspect avantageux (*beau mais pas trop gros*), une absence totale d'agressivité et un entretien facile. Il ne m'en fallait pas plus pour faire l'acquisition de Jean-Claude, un jeune cochon d'Inde de quelques semaines dont le prénom était sensé aider notre inconscient à le considérer comme une vraie personne. Ça aussi c'était une de mes trouvailles.

- C'est bien, me dit-elle en riant, ça te fera de la compagnie pendant mon absence. Sur cette sentence, Alex tourna le dos, et alla préparer sa valise pour son séjour de trois semaines au Canada. Elle partait le lendemain, de bonne heure. Un voyage qu'elle devait faire pour son travail et qui, dans cette période particulièrement confuse de mon existence, m'était complètement sorti de la tête.

Boule à facettes

Jean-Claude et moi avons rapidement trouvé les clés d'une cohabitation harmonieuse. Il correspondait parfaitement à l'image que je m'étais faite de son espèce : le cochon d'Inde est un compagnon idéal, un animal tout à fait placide et facile à vivre. Jean-Claude me regardait partir au

travail de façon très détachée, si bien que je m'en allais sans ressentir la moindre culpabilité de le laisser seul aussi longtemps, dans un coin du salon. Je le trouvais le soir d'une humeur égale à celle du matin, c'est à peine s'il bougeait. J'ai d'ailleurs cru, une fois, qu'il était mort. Mais son petit museau ne tardait jamais à frétiller lorsque je m'approchais de sa cage.

Il avait l'expression boudeuse de François Mitterrand. Avec la lèvre inférieure légèrement pendante. Une bouche quasiment humaine en tout cas. Un peu luisante. C'était très troublant. Mais il était surtout très doux. C'était un vrai plaisir. Jean-Claude ronronnait comme un chaton lorsque je le caressais derrière l'oreille, le soir, en regardant la télé. Sa présence était si apaisante ; elle me fit presque oublier les bébés.

Et puis un soir, à peu près une semaine après le départ d'Alex, alors que nous étions confortablement installés dans le canapé à regarder une émission, Jean-Claude et moi avons réussi à franchir la barrière de communication des espèces.

- Tu n'as rien d'autre à faire que de regarder ces bêtises, me demanda-t-il, comme si de rien n'était, Jean-Claude.

J'aurais pu avoir un nombre considérable de réactions face à une situation aussi déstabilisante : hurler, lancer Jean-Claude à l'autre bout de la pièce, me soucier de ma santé mentale ou aller me coucher. Je me suis contenté de lui répondre non.

- Peux-tu éteindre la télévision s'il - te - plaît, j'aimerais que nous parlions.

Aussi étrange que cela puisse paraître, je lui ai obéi sans hésitation. Qui aurait assez de courage pour braver un cochon d'Inde doué de parole ? Une fois le silence installé, Jean-Claude reprit :

- Et si tu m'en disais un peu plus sur les raisons de ma présence. Je pensais être plongé dans un *bad trip* thématique genre « Walt Disney » ou « Tex Avery ». Une scène qui aurait pu être assez effrayante, si ce n'était l'apparence inoffensive de Jean-Claude. Le diable aurait voulu tromper ma vigilance qu'il ne s'y serait pas pris autrement.

- Tu es au courant pour cette histoire de bébé (?), fis-je, avec ce petit ton étonné qui énerve souvent Alex. Contre toute vraisemblance, je commençais à admettre qu'une conversation avec un cochon d'Inde était sur le point de s'engager.

- Considère que je sais tout, ça nous fera gagner du temps.

Je n'osais pas le regarder. J'avais trop peur de le voir remuer les lèvres.

- Si tu sais tout, tu sais que j'aimerais avoir un bébé. Et j'avais pensé qu'en t'adoptant, ça donnerait des idées à Alex.

- Et tu penses qu'adopter un cochon d'Inde donne une idée suffisamment représentative de ce que devenir parent signifie.

Jean-Claude avait oublié d'être bête.

- Non, pas vraiment. Vu comme ça évidemment.

- Tant mieux, parce que si c'est ça, il faut prier le ciel pour que tu ne deviennes jamais père.

Le piège que je destinais à Alex se retournait contre moi.

- Alors quoi, fit mine de s'impatienter Jean-Claude, avec son improbable petite voix.

Il était temps de faire preuve d'un peu d'honnêteté. C'était la moindre des politesses. Me parler devait demander une énergie considérable à Jean-Claude.

- J'aimerais bien avoir un bébé mais je ne comprends pas pourquoi, et ça m'arrangerait que la décision vienne d'elle.

C'était sorti tout seul. Il avait fallu moins de deux minutes à Jean-Claude pour me percer à jour et mettre en pièce mon plan machiavélique.

- Qu'est ce que tu ne comprends pas au juste ?

Jean-Claude était du genre à battre le fer pendant qu'il est encore chaud. Je me mettais à table.

- Je ne comprends pas ce qui m'arrive ; d'où me vient cette obsession de bébé. Pourquoi en faire un ? On n'en a pas besoin. On est bien comme ça.

- C'est peut-être ton entourage qui te donne des idées, proposa Jean-Claude.

- Justement, j'ai du mal avec l'idée de faire comme tout le monde.

D'avoir un bébé parce que c'est le moment. C'est pas très original.

J'aurais voulu que ce soit plus réfléchi. Que ce soit une envie moins primitive. On n'est pas des animaux quand même, et je ne dis pas ça contre toi ! J'aurais voulu avoir un vrai discours sur le pourquoi de la chose. Tu me diras, avec toi, ça fera une drôle d'histoire à raconter...

- Qu'est ce que c'est que cette histoire de ne pas faire comme tout le monde, me coupa Jean-Claude en haussant sa voix dans la limite des capacités de sa minuscule cage thoracique. Tu fais un concours avec les gens ? Tu veux faire dans l'original ? Que dirais-tu si ta femme accouchait d'une boule à facettes ? Ça au moins, ça te distinguerait des autres !

Un instant, j'eus peur pour Alex. C'est vrai quoi, Jean-Claude n'était pas un cochon d'Inde lambda. Après tout, s'il était en mesure de parler, qui sait ce dont il était encore capable. Cet exemple de boule à facettes était peut-être une menace à peine dissimulée. Quelle vision d'horreur, d'imaginer Alex enfantant un tel objet.

- Pourquoi une boule à facette ?

Jean-Claude eut un petit sursaut de surprise.

- Je disais ça comme ça, s'embrouilla-t-il. Je cherchais une image suffisamment percutante. Mettre au monde une boule à facette c'est original non ? Parce que c'est plutôt un accessoire pour faire la fête. Jean-Claude devait avoir une idée de la fête qui remontait aux années soixante-dix. Ce qui est curieux pour un cochon d'Inde de quelques semaines.

- Mais l'exemple est peut-être mal choisi, m'accorda-t-il.

Malgré tous ses efforts, Jean-Claude avait visiblement du mal à maîtriser les subtilités du langage imagé. Je décidais de ne pas lui en faire la remarque. Pour rien au monde je n'aurais risqué de le vexer ou pire, de le mettre en colère.

- Ce que je voulais dire, reprit-il légèrement troublé, c'est que si tu prends la décision d'avoir un enfant, fais-le sans penser aux autres. Fais-le pour toi.

Jean-Claude avait raison. Jusqu'à maintenant, je n'avais jamais pris de décision, bonne ou mauvaise, pour paraître original. Je repensais à mon mariage avec Alex. Voilà un acte très banal qui avait pourtant changé ma vie. J'étais perplexe.

- Il y a bien quelque chose. Finis-je par dire.

- Je t'en prie.

- Quand je pense à faire un bébé, je me vois enfant, avec ma famille. Je pense à mes parents, mon frère, ma sœur. Ça me touche. Je crois que j'ai envie de vivre ça à mon tour. Je dois être assez porté sur la famille.

- Et tu avais besoin d'un cochon d'Inde pour en arriver là ?

- Oui.

Le fait est que je ne serais jamais parvenu à me dire tout ça si j'avais été seul. Et soudain, la question n'était plus de savoir pourquoi je voulais un bébé, mais plutôt comment j'allais l'appeler.

...

- Je suis une femelle, jugea utile de me préciser Jean-Claude alors que nous étions tous deux plongés dans nos pensées.

C'est vrai que Jean-Claude avait une voix particulièrement fluette. Mais d'un autre côté, je n'avais encore jamais entendu un cochon d'Inde parler. Je m'enquis aussitôt de savoir si elle voulait changer de prénom.

- Non, ça ne fait rien. Je m'y suis habituée, répondit Jean-Claude avec le flegme qui caractérise son espèce.

Je considérais soudainement la fragilité de Jean-Claude. Ce petit cochon d'Inde si sage et si vulnérable.

- Je peux te poser une question ?

- Bien sûr.

- Tu aimes ta vie de cochon d'Inde ? Je veux dire, être dans ta cage, manger tes graines.

Jean-Claude sembla réfléchir un moment.

- La plupart du temps, je ne pense pas à ma captivité, si c'est de ça dont tu parles. Ça me rendrait folle. Je préfère me fondre dans la fonction que vous nous donnez : me considérer comme un objet vivant, vaguement sensible. Cela me demande beaucoup de discipline. D'autant que généralement, je m'ennuie. Mais tu sais, c'est un moindre mal. Dans mon pays d'origine, en Amérique du sud, vous nous mangez. Il arrive aussi que vos scientifiques se servent de nous comme cobaye.

- Mais vous êtes nombreux par chez toi ?

Une petite hésitation parcourut le corps frêle de Jean-Claude.

- Je ne comprends pas, fit-elle.

Je précisais ma question.

-Y'a-t-il beaucoup de cochons d'Inde qui parlent ?

Jean-Claude récupéra le fil de mes pensées.

- Oui et non. Il ne s'agit pas tant d'être capable de parler que d'être compris. Beaucoup d'animaux peuvent parler, mais encore faut-il savoir les écouter. Les enfants savent très bien le faire.

Nous avons continué de parler comme ça une bonne partie de la nuit, à évoquer notamment les différences entre les hommes et les cochons d'Inde.

Puis nous nous sommes endormis.

Après J.-C.

Au petit matin, je me suis réveillé tout seul. Jean-Claude avait filé sans me laisser de mot. Pas physiquement j'entends : le paisible cochon d'Inde était toujours immobile au milieu de sa cage. En revanche, la confidente perspicace et bavarde avait quitté le navire. Jean-Claude n'était plus que l'ombre d'elle-même. Absolument hermétique à mes tentatives répétées de reprise de contact. Ce n'est pourtant pas faute de l'avoir stimulée. J'ai essayé plusieurs fois de reconstituer les conditions dans lesquels nous étions ce fameux soir. Sans succès. J'ai même tenté de la secouer raisonnablement fort pour la faire réagir. Pour qu'elle me somme d'arrêter de sa grosse - petite voix. Sans davantage de réussite. Elle ne semblait plus vouloir me parler. Ou bien, elle ne me comprenait plus, ce qui revenait au même.

Un soir, alors que j'étais occupé à tremper ses petites pattes dans de l'encre au dessus d'une feuille de papier (*à défaut de me parler, j'espérais que Jean-Claude me dessine quelque chose*), le téléphone sonna.

C'était Alex, au seuil de l'hystérie.

- J'ai trois semaines de retard !
- Ah bon ? Tu vas rentrer quand du coup ?
- Mais non. Tu vas être papa !

Pourquoi fallait-il que je passe toujours à côté de ce genre de moment ? C'est à se demander si je ne le faisais pas exprès.

- Bon, il faudra faire attention au lapin, enchaîna-t-elle. Et puis du coup, je crois qu'il faudra aussi remettre une cloison dans le salon. Finalement, on dirait qu'on va avoir besoin d'une deuxième chambre. Mais on le gardera d'abord à côté de nous. Je vais l'allaiter. J'ai pensé à des prénoms, tu veux les connaître ?
- C'est un cochon d'Inde. Il s'appelle Jean-Claude.
- Pardon ?
- Le lapin, c'est un cochon d'Inde. Tu te souviens ?
- Oui d'accord, mais il faudra faire attention à cause des maladies. Et puis je n'ai pas envie qu'il morde le bébé.

Considérer Jean-Claude comme une menace était pour moi aussi incongru que de l'imaginer en footballeur. Cela dit, à sa décharge, Alex était loin d'imaginer ce dont Jean-Claude était capable.

Par la suite, elle refusa d'ailleurs catégoriquement de la laisser en liberté, chez nous, alors que sa cage m'apparaissait comme un dispositif bien barbare. Il faut dire que Jean-Claude, en disséminant d'innombrables petites crottes aux quatre coins de l'appartement lorsque je la laissais gambader dehors, ne m'avait pas facilité la tâche. Mais elle n'en était pas pour autant malheureuse, si j'en crois son extraordinaire longévité.

Dès qu'il avait été capable de prononcer plus de deux syllabes, notre fils avait exprimé l'envie de garder « Ya-Clo » près de son lit.

Et bien que Jean-Claude ne me dit plus jamais un mot, j'ai cru entendre une fois chuchoter, derrière la porte de la chambre d'Oscar. Il s'agissait

d'une histoire dans laquelle il était question de paix, de jeunes enfants courageux, de cochons d'Inde facétieux et d'une boule à facettes.

Et je suis devenu végétarien.